

En poursuivant votre navigation sur le site, vous acceptez l'utilisation des cookies pour vous proposer des contenus et services adaptés à vos centres d'intérêt. [Ok](#)

[Politique de confidentialité](#)

Recherche Auteurs... 

Globalizacion | Asia-Pacific Research

Recherche... 

Infolettre, Votre Courriel

GO

[Guerre USA-OTAN](#) [Économie](#) [État Policier](#) [Environnement](#) [Pauvreté](#) [Médias](#) [Justice](#) [9/11](#) [Crimes de Guerre](#) [Militarisation](#) [Histoire](#) [Science](#)

La Une

Les visages de la crise capitaliste: catastrophe environnementale chez Marx

COVID-19: RT-PCR ou comment enfumer toute l'humanité.

Conflit du Haut Karabakh

Le FMI et la Banque mondiale au temps du coronavirus: La quête ratée d'une nouvelle image

Confucius épousera-t-il Marx?

Nouvel uppercut des loups guerriers: La «diplomatie de cow-boys» des USA mord la poussière au moment où le spectre de la Guerre civile menace

[Tous les articles](#)

Suivre [Mondialisation.ca](#)



ACTUALITÉS

LES PLUS PARTAGÉS

RÉGIONS

THÈMES

ANALYSES

Faire un don maintenant



Les visages de la crise capitaliste: catastrophe environnementale chez Marx

Deuxième partie

Par [Yuri Martins-Fontes](#)

Thème: [Économie](#), [Environnement](#)

Mondialisation.ca, 14 octobre 2020



 Like 0



En continuant l'analyse commencée dans la première partie de cet article – Monopole, chômage et inégalités: les visages de la crise capitaliste (I) –, voyons comment la crise du travail (chômage) et la crise environnementale sont liées, constituant deux faces de la «crise structurelle capitaliste».

Pandémie de 2020, crise économique mondiale de 2008, inondations et sécheresses, crise alimentaire mondiale de 2007 (dont le résultat a été la marque historique d'un milliard de personnes affamées), dévastation des forêts et pollution des océans, dégradation des cultures et des populations progressivement réduites à la dépendance économique et misère: ce qui lie ces phénomènes, c'est qu'ils sont le résultat du soi-disant « progrès capitaliste ».

« Progrès » qui, loin d'être un effectif « développement » humain – associé à l'approfondissement des libertés et à l'amélioration de la culture, de la santé, de l'éducation, de l'émancipation, du plaisir, du temps libre –, au contraire, n'est qu'un euphémisme avec lequel se cache une avancée chaotique du « progrès technologique » et une « croissance économique » sans planification rationnelle.

Dans ce processus de **croissance compétitive et désordonnée** (nommée « libre marché » par les capitalistes), le capital, issu d'une maîtrise toujours plus grande de la nature (dont il exploite les matières premières) et de l'homme lui-même (dont il exploite la force travail), continue à « avancer » de plus en plus sur les ressources de la planète et de ses divers peuples.

Analogue à une tumeur cancéreuse, le capitalisme se développe de manière incontrôlée, consommant dans sa « métastase » tout ce qui l'entoure, au point de menacer le « corps » même qui le soutient: l'être humain et la planète.

Ce processus irrationnel et fondamentalement insoutenable avait déjà été remarqué par Karl Marx au XIX^e siècle, qui, bien qu'il n'ait pas vu le scénario limite que nous pouvons voir aujourd'hui, a réussi à le décrire dans ses traits prépondérants, comme expliqué dans cet article.

Deux visages de la crise structurelle: chômage et dévastation environnementale

Pour comprendre le problème du « progrès » capitaliste, il est nécessaire d'observer certaines caractéristiques fondamentales de ce mode de production, notamment le concept de **crise structurelle du système** – qui renvoie à une crise « logique » intrinsèque à ce mode de production. En plus de ses fréquentes crises socio-économiques « cycliques », la crise structurelle est un problème de l'irrationalité interne du capitalisme. En effet, son mécanisme de fonctionnement présuppose et même divinise une éternelle « croissance économique » – comme si elle pouvait croître à l'infini, comme si la planète n'avait pas ses limites territoriales et énergétiques.

Les résultats de cette logique, visibles dans les nouvelles quotidiennes et dans une large mesure déjà révélés et mesurés par les scientifiques, sont en général: la croissance irréversible du chômage et de l'exclusion chronique de cette population du système; la destruction de l'environnement à un niveau qui menace la vie elle-même sur Terre, ou du moins la plupart de sa population.

Comme le montre la première partie de cette analyse, avec l'avancée de la technologie et de l'automatisation des processus de production, d'une part, le capital tend à se concentrer encore plus (entre les mains de quelques puissants monopoles); d'autre part, « l'armée de réserve de travailleurs » augmente impétueusement, plongeant une masse de travailleurs, de plus en plus inquiétante, dans une exclusion sociale complète, qui ne retrouveront jamais leur place (« chômage structurel »).

Les conséquences claires de ce mouvement sont, entre autres:

- i) travail précaire (sous-traitance, ubérisation, réduction des droits du travail);
- ii) élargir le fossé social entre riches et pauvres;
- iii) la faim à des niveaux jamais vus dans l'histoire;

premières à piller.

De cette manière, à mesure que l'automatisation se développe, les capitalistes voient le taux de profit diminuer progressivement. En réaction de désespoir, et pour prolonger la durée du problème, le **capital dispose de plusieurs dispositifs**, tels que:

- i) supprimer les droits sociaux acquis au cours des siècles (du travail, sécurité sociale);
- ii) gonfler artificiellement sa fortune (bulles de crédit, argent non garanti);
- iii) provoquer des guerres pour le réchauffement du marché (développement de nouvelles armes de guerre, exportation d'armes obsolètes vers les pays périphériques ou en guerre, suivi de la reconstruction civile des pays détruits);
- iv) conquérir par guerre ou par pression économique de nouveaux territoires dont les ressources peuvent être exploitées, en forçant les autres nations à accepter leur modèle exploratoire (agro-industrie, minier, etc.), dont le gain rapide parfois séduit les gouvernements périphériques, alors que l'essentiel des profits est envoyé de ces pays (dont les sols et sous-sol sont dévastés) pour le centre capitaliste (États-Unis, UE, etc.) sous forme de matières premières (*commodities*) afin d'alimenter principalement la grande industrie.

Avec l'expansion du capital sur des territoires peu explorés, des millions de petits agriculteurs sont expulsés de leurs terres, ou forcés d'entrer dans le système capitaliste en acquérant des dettes (au nom de la « compétitivité »). Dans ce dernier cas, en général, ces petits agriculteurs se déclarent rapidement en faillite en raison de la concurrence avec des groupes économiques plus forts.

En conséquence, les agriculteurs, ayant perdu leurs propriétés, sont constamment contraints d'opter pour la migration vers les zones forestières – comme la forêt amazonienne, affectée par l'actuelle expansion de la frontière agricole brésilienne, en partie par des gens du Cerrado, expulsés par le pouvoir de l'agro-industrie.

Un autre problème environnemental grave – peut-être le pire – est le réchauffement climatique, phénomène résultant d'une production industrielle mal planifiée qui ne vise pas à satisfaire l'homme, mais au profit, un processus qui découle de l'idée absurde de toujours poursuivre la « croissance économique », même si la planète est limitée en ressources (qui approchent déjà de l'épuisement).

Il n'y a pas de place dans ce texte pour un débat sur toutes les implications et causes de la crise environnementale, mais étant donné le panorama actuel du chaos sanitaire, il convient de mentionner que, selon un rapport du [Programme des Nations Unies](#) pour l'environnement, plusieurs des épidémies les plus graves qui menacent le monde ces dernières décennies (ebola, grippe aviaire, syndrome respiratoire aigu sévère, fièvre du Nil, zika, et maintenant, à notre connaissance, y compris la covid-19), sont des conséquences de la dégradation de la nature: « 75% des maladies infectieuses émergentes sont zoonotiques » – c'est-à-dire transmis par les animaux à l'homme, en raison notamment de l'approche des espèces sauvages vers les métropoles, motivée par la destruction de leurs *habitats* naturels.

Marx et la crise socio-environnementale: le débat O'Connor-Bellamy Foster

Voyons maintenant comment Karl Marx, à son époque, a perçu le problème environnemental (qui a commencé avec l'énorme expansion de l'industrie au 19^{ème} siècle); et comme deux marxistes éminents dédiés au thème socio-écologique, **James O'Connor** et **Bellamy Foster**, comprennent les contributions de Marx au thème, ainsi que la relation qui existe entre la « crise structurelle » (relative à la logique interne du capitalisme) et la crise environnementale (conséquence de la « croissance » irrationnelle).

Jusqu'au milieu du XX^e siècle, la crise environnementale n'a pas été observée avec le sérieux qu'elle mérite. Le débat environnemental se consolide au cours des dernières décennies du siècle à mesure que les catastrophes naturelles deviennent évidentes, se configurant comme une restriction structurelle au « progrès » capitaliste.

Dans le contexte de la pensée marxiste, l'intérêt pour la question a pris de l'ampleur dans les années 1980, avec la fondation du magazine d'écologie-socialiste « *Capitalism, Nature, Socialism: a journal of socialist ecology* » (1988), un projet mené par O'Connor et dans lequel Elmar Altvater est mis en évidence. De plus, le projet serait suivi de près – mais non sans différences – par Bellamy Foster et d'autres marxistes [1].

Les mouvements rebelles qui se sont répandus sur la planète vers 1968 sont une étape importante dans ce processus, qui élargit le débat public sur la question de l'environnement et anime le développement de la recherche académique.

Ainsi, la remise en cause des « limites écologiques » de la croissance économique et de ses relations avec le « développement humain » est réintroduite dans le débat scientifique, après un hiatus significatif séparant cet événement de la contestation populaire des travaux de Karl Polanyi – qui, en 1944, publie *La grande transformation*, dans laquelle il analyse la manière dont l'expansion du marché affaiblissait les conditions sociales et environnementales.

Le niveau de discussion de cette période, cependant, était encore très faible, ayant comme axes

O'Connor et « l'écologisme marxiste »

Pour le sociologue et économiste américain, la base de la réflexion sur la question est de se rendre compte que ni la force de travail ni la soi-disant « nature externe » ne sont quelque chose de « produit » par le capital (bien qu'ils soient traités comme des marchandises).

O'Connor affirme que, pour analyser la racine des contradictions capitalistes, il faut considérer les « **conditions de production** » (que Polanyi appelait « biens fictifs », et qui ne sont pas directement liées à la loi de la valeur du travail, étudiées par Marx).

Ces « conditions » peuvent être divisées en trois types:

- i) « **personnel** » (liée à la reproduction de la main-d'œuvre);
- ii) « **naturel-externe** » (par exemple, les champs, les forêts, les rivières, les ressources énergétiques);
- iii) « **générales-communautaires** » (par exemple, l'infrastructure, les bâtiments urbains, etc.).

Il est important de souligner ici que Marx, déjà à son époque, s'était rendu compte que l'« agriculture » et la « sylviculture » capitalistes étaient gravement préjudiciables à la nature – puisqu'elles ruinaient la « qualité de la terre » et nuisaient à la santé de l'homme lui-même.

O'Connor estime cependant que Marx, malgré ses perceptions initiales, n'est pas allé jusqu'à établir correctement la « conclusion » du problème, c'est-à-dire que les nouvelles méthodes agricoles (écologiquement nuisibles) entraîneraient une augmentation des « coûts » des éléments utilisés par le capital [3].

Ou bien, dit O'Connor, Marx n'aurait pas réalisé que de telles « limites naturelles » (auto-générées par la croissance de la production capitaliste) deviendraient des obstacles « physiques », conduisant le système à une crise différente de celle du « travail abstrait » (qui est traité dans l'ouvrage marxiste puis largement débattu par les marxistes).

À cette « limite physique », O'Connor appelle la « seconde contradiction » du capitalisme, en l'opposant à la « première » (précédemment expliquée, qui résulte de la « tendance à la baisse du taux de profit »). À la « première contradiction », il associe le **mouvement ouvrier de classe**; en ce qui concerne la « seconde », il rapporte l'apparition des « **nouveaux mouvements sociaux** » (collectifs de résistance aux différentes manières dont le capital attaque les « conditions de production »).

O'Connor divise ces *nouveaux mouvements sociaux* selon leurs relations motivantes, comme suit:

- i) « **conditions personnelles** », associées aux mouvements féministes, noirs et indigènes, entre autres;
- ii) « **communautaires** », associées aux mouvements urbains, au logement, etc.;
- iii) « **naturels** », associées aux problèmes environnementaux, d'où vient « l'écologisme ».

De cette manière, le marxiste étasunien, même s'il considère les deux « contradictions » capitalistes comme des visages de la crise structurelle – c'est-à-dire des processus qui poussent le système à une limite –, suggère cependant qu'à son époque (fin du XX^e siècle), la « seconde contradiction » (analysée par la « théorie écologiste marxiste » alors émergente) aurait déjà un rôle plus décisif dans la crise capitaliste contemporaine que la « première contradiction » (celle du « travail », longtemps critiquée par divers courants Marxistes) [4].

Bellamy Foster et l'écologie développée par Marx

Compatriote d'O'Connor et aussi l'un des grands promoteurs de la critique écologique chez le marxisme, Bellamy Foster s'oppose à la théorie de son collègue et du groupe de chercheurs de son magazine. Il propose une discussion « radicale », basée sur des contours plus clairs de la réalité, vérifiant sa « racine », comme cela doit se produire dans une procédure d'enquête guidée par la méthode dialectique initiée par Marx et Engels.

S'il valorise certaines contributions des soi-disant « **écologistes marxistes** », Foster comprend que ce courant pêche pour « l'**économisme** » et pour le « **fonctionnalisme** », perspectives qu'il considère « peu dialectiques ».

Pour Foster, O'Connor part d'une prémisse erronée, en croyant qu'il y aurait une « tendance » du capital lui-même à essayer de résoudre le problème de la perturbation du capitalisme par la dégradation de l'environnement (qui génère la hausse des coûts de production). Sous cet angle, on pourrait supposer une ouverture pour que les mouvements sociaux viennent faire pression sur le capital, de sorte que les « externalités » (liées aux « conditions naturelles-externes ») soient dûment payées par les capitalistes.

Pour Bellamy Foster, cette conjecture n'est pas étayée par la réalité. Citant une idée du groupe des « verts allemands » – selon laquelle le capital ne reconnaîtra que « **on ne peut pas manger d'argent** » lorsque « le dernier arbre a déjà été coupé » –, il soutient que la dévastation environnementale est déjà extrêmement grave, voire qu'elle n'a pas atteint au niveau de restreindre « suffisamment » les « conditions de production ».

En poursuivant votre navigation sur le site, vous acceptez l'utilisation des cookies pour vous proposer des contenus et services adaptés à vos centres d'intérêt.

Ok

Politique de confidentialité

Les propriétaires du monde abandonnent leur concentration des activités à la recherche de profits.

Ces idées qui se concentrent uniquement sur la « contradiction environnementale », dit Foster, finissent de manière contradictoire par « **minimiser les dimensions réelles de la crise écologique** ». De plus, il y a des problèmes empiriques dans la théorie d'O'Connor, car il n'y a aucune preuve que la rareté naturelle serait déjà un réel obstacle au capital aujourd'hui, quand on le considère dans son intégralité – car **il y a encore beaucoup de territoire à conquérir**, en plus les différents dispositifs avec lesquels la puissance du système parvient à s'abstenir de ces soi-disant coûts externes [5].

Par conséquent, Foster comprend que la Terre, aujourd'hui, est encore un grand cadeau entre les mains des capitalistes, et avant que le capital ne soit « sensibilisé » par la catastrophe écologique, une bonne partie de la nature et de l'humanité aura été exterminée par cette pratique irrationnelle.

Il note également que, même dans un scénario limite, les élites trouveront toujours des moyens d'étendre leur folie plus longtemps (à titre d'exemple symbolique, regardez les digues de protection monumentales construites dans les basses terres des très riches Pays-Bas).

La thèse de Foster est que la soi-disant « première contradiction » (liée au **travail**), contrairement à ce que pense O'Connor, reste la **cause principale de la crise structurelle** capitaliste, avant la « seconde » (la **crise environnementale**). Malgré cela, il n'apprécie guère cette idée « dualiste », qui divise les mouvements sociaux anciens et nouveaux en catégories presque isolées (une vision unilatérale des causes complexes du problème).

Foster considère que l'approche d'O'Connor est « économiciste », car il traite les nouveaux mouvements sociaux (issus de la « seconde contradiction ») comme s'ils étaient « plus importants » pour la résistance populaire. En ce sens, O'Connor laisse la **lutte des classes** en arrière-plan, ce qui finit par réduire la centralité de la catégorie de la praxis, l'un des noyaux de la pensée marxiste.

Comment Marx lui-même a analysé le problème environnemental

Voyons maintenant ce que Marx lui-même pensait de la question environnementale. Selon la recherche que Foster a menée dans son impactant livre *L'Écologie de Marx* (2000), Marx and Engels, dans l'ouvrage *L'idéologie allemande*, quand ils abordent l'évolution historique de la division du travail, n'exposent pas seulement les « formes de propriété » (bourgeois, féodal, étatique, communal, tribal), mais ils mettent aussi en évidence le début de l'antagonisme entre la ville et la campagne. Ce phénomène se consoliderait « pleinement » sous le mode de production capitaliste, avec sa division du travail entre agricole et industriel-commercial, ce qui génère d'énormes conflits.

Marx développe ce thème dans *Le Capital*, appelant « **la fracture métabolique** » cette contradiction originelle du capitalisme – qui sépare l'homme de la terre, l'aliénant de la base matérielle qui soutient son existence.

Sur la base de ces résultats, Marx procède à l'élaboration d'une pionnière « théorie de la durabilité », dans des écrits dans lesquels il aborde « directement » des problèmes très actuels, comme les suivants (cité par Foster): « conditions sanitaires », « contamination », « déforestation », « désertification », « inondations », « recyclage des nutriments » et « diversité des espèces ».

Auparavant, dans ses *Esquisses de la critique de l'économie politique* (ou *Grundrisse*), Marx avait déjà expliqué comment les changements de propriété foncière, pendant le capitalisme, avaient conduit l'exploitation des « enfants de la terre » de la « poitrine dans laquelle ils ont été élevés », ce qui signifie que même le « travail du sol lui-même » a été aliéné, devenant une source de « subsistance médiatisée », « dépendante » des relations sociales.

La conclusion à laquelle parvient Marx est que, pour surmonter le capitalisme, il faut que le « travail salarié » soit aboli, et qu'il soit créé à sa place une **communauté de travailleurs associés**; mais aussi, qu'il soit mis un terme à l'aliénation des êtres humains par rapport à la terre qui nous nourrit tous.

Gardant à l'esprit ces concepts d'avant-garde présents dans l'œuvre marxienne, Foster soutient que le penseur allemand a effectivement développé une « théorie écologique » – et une théorie « complète » –, différemment de ce que croit O'Connor; même si Marx a choisi de ne pas se concentrer sur la spécificité de la manière dont les « coûts écologiques » influencent directement l'économie (un fait que, déjà dans son temps, il a observé et commenté, comme c'est le cas de la crise des sols, que est devenu évidente à partir des années 1840).

Au lieu de se lancer dans une analyse « économiciste » (qui *restreindrait* la vérification des contradictions écologiques), dit Foster, Marx se tourne « de plus en plus » vers une réflexion sur la « régulation » rationnelle du métabolisme entre l'homme et l'environnement, c'est-à-dire ce que nous appelons maintenant la « **durabilité** » – ce qui ne sera possible qu'en surmontant le « travail aliéné ».

En bref: Marx choisit d'étudier la question d'une manière plus large – « **totalisante** » –, sans se limiter aux catégories isolées avec lesquelles le scientisme moderne (dans une perspective positiviste) divise artificiellement la réalité. Pour lui, la question fondamentale pour la construction d'une société évoluée – communiste – est précisément la mise en place d'un métabolisme homme-nature plus rationnel.

Aujourd'hui, la crise environnementale a atteint un stade dangereux, que Marx n'aurait pas pu deviner en son siècle. Cependant, le cœur du problème écologique reste la **séparation antinaturel entre la**

En poursuivant votre navigation sur le site, vous acceptez l'utilisation des cookies pour vous proposer des contenus et services adaptés à vos centres d'intérêt.

[Politique de confidentialité](#)

« économique ». Il doit aussi être compris comme un **problème « social » et « culturel »** – en tant que phénomène dialectique et conflictuel, à la fois humain et naturel.

Cependant, pour parvenir à cette compréhension, il est nécessaire de dépasser les modèles cognitifs actuels de la « science dominante » – qui, dans son réductionnisme, tend à compartimenter les connaissances, comme on peut le voir dans la **division rudimentaire** (qui serait naïf si elle n'était pas intéressée) entre les **sciences naturelles** et les **sciences humaines** – qui, comme on le sait, soutient le technicisme et l'aliénation intellectuelle de la société capitaliste moderne.

Yuri Martins-Fontes

[traduction de Argus Romero Abreu de Moraes]

Notes

[*] Les deux parties de cet article sont basées sur les chapitres de recherche post-doctorale (en cours de publication): MARTINS-FONTES, Yuri. « **Marxismo e saberes originários: das afinidades entre os outros saberes e a concepção histórico-dialética** » [Marxisme et savoirs originaux: les affinités entre les autres savoirs et la conception historique-dialectique]. Dans: **Rapport final de recherche post-doctorale 2015/2017** [supervision: professeur Paulo Eduardo Arantes]. São Paulo: Département de Philosophie de la Faculté de Philosophie, Lettres et Sciences Humaines, Université de São Paulo, juin 2017.

[1] Marxistes renommés ont traité de la relation entre la crise structurelle et la question écologique dès les années 1990 (par exemple, Mézáros et Postone), mais ils n'ont pas développé le thème. Ses recherches ont donné la priorité aux enquêtes sur la crise du travail aliéné.

[2] O'Connor, « Las condiciones de producción por un marxismo ecológico », dans O'Connor et Alier (org.), *Ecología Política*. Voir aussi: Wilson Ferreira de Oliveira, « 'Maio de 68': Mobilizações ambientalistas e sociologia ambiental », in *Mediações*, v. 13, n. 1-2, 2008 (Dossier: « 40 anos de Maio de 1968 »).

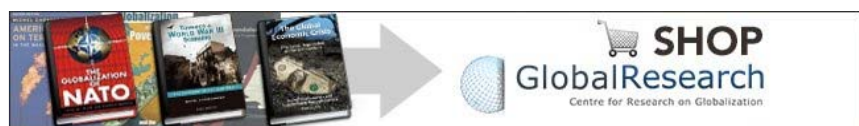
[3] Comme le dit Engels, Marx a conçu sa théorie non comme « doctrine » mais comme « méthode »; voir : « Lettre à Werner Sombart » (11/03/1895); et G. Foladori, « Questão ambiental em Marx », dans *Crítica Marxista*.

[4] O'Connor, « Las condiciones de producción por un marxismo ecológico », op. cit.

[5] Foster, « Capitalismo y ecología: la naturaleza de la contradicción » (2002); et **La ecología de Marx: materialismo y naturaleza** [2000].

La source originale de cet article est Mondialisation.ca

Copyright © Yuri Martins-Fontes, Mondialisation.ca, 2020



Articles Par :

Yuri Martins-Fontes

A propos :

Yuri Martins-Fontes est philosophe et docteur en histoire économique pour l'Université de São Paul ; recherche actuellement sur la pensée et la littérature latino-américaines, les mouvements sociaux, l'éthique marxiste et les savoirs traditionnels. Il travaille aussi comme enseignant, écrivain, traducteur et journaliste ; et coordonne les projets d'éducation populaire et d'éducation politique au Núcleo Práxis de l'USP. Il est l'auteur du livre « *Marx na América : a práxis de Caio Prado e Mariátegui* » (2017), entre autres. Depuis 1999, il collabore avec des médias indépendants, tels que : Caros Amigos, Revista Fórum, Agencia Latinoamericana de Información, Mondialisation.

Avis de non-responsabilité : Les opinions exprimées dans cet article n'engagent que le ou les auteurs. Le Centre de recherche sur la mondialisation se dégage de toute responsabilité concernant le contenu de cet article et ne sera pas tenu responsable pour des erreurs ou informations incorrectes ou inexacts.

Le Centre de recherche sur la mondialisation (CRM) accorde la permission de reproduire la version intégrale ou des extraits d'articles du site [Mondialisation.ca](#) sur des sites de médias alternatifs. La source de l'article, l'adresse url ainsi qu'un hyperlien vers l'article original du CRM doivent être indiqués. Une note de droit d'auteur (copyright) doit également être indiquée.

Pour publier des articles de [Mondialisation.ca](#) en format papier ou autre, y compris les sites Internet commerciaux, contactez: media@globalresearch.ca

[Mondialisation.ca](#) contient du matériel protégé par le droit d'auteur, dont le détenteur n'a pas toujours autorisé l'utilisation. Nous mettons ce matériel à la disposition de nos lecteurs en vertu du principe "d'utilisation équitable", dans le but d'améliorer la compréhension des enjeux politiques, économiques et sociaux. Tout le matériel mis en ligne sur ce site est à but non lucratif. Il est mis à la disposition de tous ceux qui s'y intéressent dans le but de faire de la recherche ainsi qu'à des fins éducatives. Si vous désirez utiliser du matériel protégé par le droit d'auteur pour des raisons autres que "l'utilisation équitable", vous devez demander la permission au détenteur du droit d'auteur.

En poursuivant votre navigation sur le site, vous acceptez l'utilisation des cookies pour vous proposer des contenus et services adaptés à vos centres d'intérêt.

Ok

[Politique de confidentialité](#)

Actualités
Liste des pays
Liste des pays
Auteurs
Les plus partagés
Liens
Contactez-nous

Thèmes

Crimes contre l'humanité
Loi et Justice
Histoire, société et culture
11-Septembre et terrorisme
Désinformation médiatique

Régions

Politique et religion
Science et médecine
Nations Unies
Droits des femmes

[Vie privée](#)

Copyright © 2005-2020 Mondialisation.ca

En poursuivant votre navigation sur le site, vous acceptez l'utilisation des cookies pour vous proposer des contenus et services adaptés à vos centres d'intérêt. 

Globalizacion | Asia-Pacific Research

[Guerre USA-OTAN](#) [Économie](#) [État Policier](#) [Environnement](#) [Pauvreté](#) [Médias](#) [Justice](#) [9/11](#) [Crimes de Guerre](#) [Militarisation](#) [Histoire](#) [Science](#)

La Une

Les visages de la crise capitaliste: catastrophe environnementale chez Marx

COVID-19: RT-PCR ou comment enfumer toute l'humanité.

Conflit du Haut Karabakh

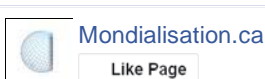
Le FMI et la Banque mondiale au temps du coronavirus: La quête ratée d'une nouvelle image

Confucius épousera-t-il Marx?

Nouvel uppercut des loups guerriers: La «diplomatie de cow-boys» des USA mord la poussière au moment où le spectre de la Guerre civile menace

[Tous les articles](#)

Suivre Mondialisation.ca



ACTUALITÉS

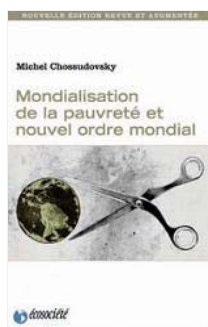
LES PLUS PARTAGÉS

RÉGIONS

THÈMES

ANALYSES

Faire un don maintenant



Monopole, chômage et inégalités: les visages de la crise capitaliste (I)

Par [Yuri Martins-Fontes](#)
Mondialisation.ca, 20 février 2020Région : Amérique latine & Caraïbe
Thème : Économie

« L'inégalité est hors de contrôle », affirme un récent rapport d'OXFAM. L'organisation – parrainée par des transnationales qui ne peuvent en aucun cas être « accusées » de socialistes – présente des données qui montrent que le patrimoine de 3,8 milliards d'êtres humains est concentré par seulement 26 magnats (« Bien public ou richesse privée », 2019).

Un rapport de l'Organisation Internationale du Travail des Nations Unies, « Perspectives sociales et de l'emploi dans le monde » (2020), indique que « l'insuffisance d'emplois rémunérés » touche près de « 500 millions de personnes »; depuis la crise économique mondiale de 2008, le système capitaliste n'est plus en mesure de créer « suffisamment d'emplois » pour absorber les jeunes qui rejoignent le marché du travail chaque année. Selon le Directeur général de l'OIT, Guy Ryder, « la persistance et l'ampleur de l'exclusion et des inégalités liées à l'emploi » imposent des obstacles de plus en plus insurmontables à la recherche d'un « travail décent ».

Certaines conséquences en sont: « l'ubérisation » de la vie, c'est-à-dire la précarité des conditions de travail, les propositions de « contre-réforme »: sans droit à vacances, ni retraite – ni à un lit d'hôpital en cas d'accident avec les « uber » (car la crise a fermé l'hôpital).

« Il s'agit d'une conclusion extrêmement préoccupante, qui a des répercussions graves et alarmantes sur la cohésion sociale » – observe le directeur de l'OIT. En fait, il ne faut pas beaucoup de *vision du monde* pour comprendre les effets de cette mauvaise cohésion sociale sur le discours fasciste croissant – qui contamine le monde de ce nouveau siècle : la xénophobie, les préjugés, la violence, la crainte qui affecte l'être affaibli par le manque de perspectives ; le désespoir qui, en l'absence de personne à blâmer pour son propre malheur, blâme l'autre, le différent, l'immigré, le périphérique. La haine qui vote avec haine chez le candidat de la haine – parce que, au moins, « est différent de ce qu'il y a »... Est-ce ?

Comment les problèmes **d'inégalité** et de **chômage** se mêlent-ils? Pourquoi ont-ils empiré depuis la crise capitaliste de 2008? Et pourquoi tout a-t-il tendance à empirer – si rien n'est fait pour arrêter ce q'on appelle (à tort) « progrès » des moules capitalistes?

Examinons certaines causes de cette situation, que l'ONU – malheureusement – seulement « systématise » dans ses rapports, mais ne fait rien pour changer le scénario (compte tenu le droit de veto des États-Unis et de leurs alliés subordonnés européens-occidentaux, l'organisation n'a presque aucune voix).

Le problème du chômage dans la « crise capitaliste structurelle »

Selon les recherches sociologiques et historico-économiques – théoriques et empiriques –, approfondies par divers courants marxistes contemporains (István Mészáros, Robert Kurz, Moishe Postone, Eleutério Prado, etc.), nous avons connu une aggravation de la « crise structurelle » du capitalisme (qui a conduit, par exemple, à la dégradation de l'État providence européen).

Avec l'automatisation et l'augmentation considérable de la productivité industrielle, résultat de la troisième révolution industrielle (microélectronique), le besoin de main-d'œuvre humaine (pour exécuter la production) a considérablement diminué. Cependant, avec ce faible, les profits du capital ont également tendance à diminuer: un phénomène qui avait déjà été prédit par Karl Marx, au XIXe siècle.

Bien que, dans un premier temps, les capitalistes les plus simples aient compris ce processus de « suppression des travailleurs » comme « positif », la conséquence contradictoire de cela est la création d'un obstacle à l'accumulation de capital, ce qui peut conduire le système actuel à une panne. Et la crise économique de 2008 est une vraie preuve (avec des données empiriques, calculées mathématiquement) de ce mouvement de désintégration du régime occidental-moderne.

En général, cette tendance à la baisse du taux de profit est due à l'automatisation croissante de l'industrie. Avec de plus grandes technologies sur la scène, les « taux de profit » de la production

En poursuivant votre navigation sur le site, vous acceptez l'utilisation des cookies pour vous proposer des contenus et services adaptés à vos centres d'intérêt.

[Politique de confidentialité](#)

mêmes. Elles ne fonctionnent pas seules (il n'y a pas de moto-continus, c'est une impossibilité thermodynamique).

Aussi peu qu'ils soient actuellement nécessaires pour faire fonctionner les usines (qui avec leur super technologie produisent de plus en plus, en moins de temps), ce seront toujours des êtres humains – des **travailleurs** – qui feront que les machines et des autres créations matérielles deviendront la création de « nouvelles valeurs » (et donc le profit)! C'est précisément dans ce processus de création de « nouvelles valeurs » que le patron s'enrichit encore plus, en retirant à son employé, pour lui-même, cette « plus-value » (dont parlait Marx).

La *plus-value*, en résumé, est **le montant volé à chaque travailleur** par son patron. Le capitaliste ne paie à son employé que ce dont il a besoin pour survivre (manger, s'habiller, payer pour conduire, louer et donc rester en vie et travailler) ; toutefois, elle oblige ses employés à travailler, chaque jour, « un peu plus de temps » que ce temps réellement « rémunéré » (qui, comme indiqué, est le temps nécessaire à leur survie).

En pratique, la valeur ajoutée est la suivante: le salarié travaille « un peu plus », mais ne gagne pas « un peu plus »: il est systématiquement volé par l'employeur, qui s'enrichit ainsi, en le mettant dans ses poches (lire « banques ») cette valeur supplémentaire produite par le travail supplémentaire du travailleur.

Le mécanisme de la crise structurelle capitaliste

Cependant, la « logique capitaliste » n'est pas seulement mesquine: elle est irrationnelle, inopérante et à long terme a tendance à détruire la majorité des capitalistes, concentrant le pouvoir entre les mains de moins en moins de « propriétaires du monde ».

Voyons comment cela fonctionne:

1 – le salarié devient de plus en plus extensible au processus de production général et **le chômage augmente** de façon spectaculaire;

2 – d'autre part, avec moins de besoin de travailleurs, le capital **augmente l'exploitation du travailleur** (car lui, par peur du chômage, accepte plus de restrictions sur les droits du travail, la sécurité sociale, la réduction des salaires, etc.);

3 – bien que la « valeur ajoutée » soit augmentée « relativement » (puisque la technologie apporte une augmentation de la productivité, permettant au salarié super exploité de produire beaucoup plus qu'auparavant), malgré cela la « valeur ajoutée » tend à diminuer en des montants « absolus », parce que **la tendance est de diminuer le nombre de travailleurs** (volés dans leur temps et leur production, par le mécanisme décrit ci-dessus). Oui ! Car à mesure que le temps passe et que la technologie augmente, que les travailleurs sont licenciés d'usines de plus en plus modernes, le capitaliste aura de moins en moins des salariés à exploiter.

La « crise » dans la pratique quotidienne

Une manière très concrète de penser ce phénomène est de comprendre que, dans le système capitaliste, la richesse matérielle produite par les travailleurs, avant qu'ils ne deviennent des choses à « utiliser » par les gens dans leur vie quotidienne (donc, avant d'avoir une « valeur d'usage », en termes marxistes), la richesse produite a pour fonction de servir de « valeur d'échange », c'est-à-dire d'être vendue, générant ainsi un « profit » pour le propriétaire de l'industrie.

A noter que si ces produits ne sont pas vendus, l'employeur ne pourra évidemment pas empocher son profit. Le patron s'enrichit au point que les gens achètent réellement ce produit fabriqué par leurs employés. Cependant, avec l'aggravation de la « crise structurelle de l'emploi salarié » (décrite ici), c'est-à-dire, avec l'exclusion de la plupart des êtres humains du travail salarié (car l'industrie pleine de nouvelles technologies n'en a plus besoin), il arrive que, progressivement, il y aura moins de personnes ayant un pouvoir d'achat.

Comme la plupart des gens sont « au chômage » – exclus du système productif et du « marché » – il n'y aura donc pas de « consommateurs » pour l'immense quantité de nouveaux produits provenant des industries ultra-modernes. Ou d'une autre manière: le capital, en excluant une énorme masse de personnes du travail salarié, finit par s'abstenir d'exploiter directement ces personnes – ce qui réduit sa possibilité de réaliser un profit.

Conséquences de la crise capitaliste

Résultat immédiat pour la grande majorité des employeurs : à l'avenir, ils seront des « ex-employeurs » ; car la concurrence capitaliste, déjà brutale, quand elle augmente, fera éclater les plus petits capitalistes, aggravant la concentration de la richesse mondiale entre les mains de très peu de gens (puissants contrôleurs de tout et de tous, ceux qui bientôt pourraient peut-être être compté sur les doigts, si la situation persiste).

Comme le dit le rapport OXFAM, susmentionné: « **l'inégalité** » dans la répartition des richesses dans le monde est « **hors de contrôle** ». Deux douzaines de vautours abritent la moitié de la misérable population de la planète.

Dans le cas du **Bésil** (qui « normalement » est déjà un géant d'inégalité et d'ignominie), deux ans après le coup d'État de 2016 (dirigé par le vice-président Temer/MDB, le Congrès du corrompu

En poursuivant votre navigation sur le site, vous acceptez l'utilisation des cookies pour vous proposer des contenus et services adaptés à vos centres d'intérêt. Ok

[Politique de confidentialité](#)

Résumé de l'éternel coup d'État brésilien: six « *seigneurs d'engenho* » contre la moitié de la population.

Ainsi, au fur et à mesure que marche le « progrès technologique » de modèle capitaliste (consolidé il y a deux siècles), le contingent de chômeurs – travailleurs exclus du système, marche ensemble, monte et ne revient jamais. Ce qui appartient généralement à ces personnes, ce n'est que le « progrès » de la misère: elles commencent à vivre de manière non « monétisée », à travers des activités de subsistance précaires. Mais même ces activités de base de survie sont entravées par la destruction des ressources naturelles promue par le capitalisme, dans son illogique de « croissance éternelle »: un phénomène impossible sur une planète aux ressources énergétiques limitées, et dont la limite approche.

Le problème environnemental: une autre histoire qui est la même

Il ne convient pas, dans ce bref article d'explication générale du problème du chômage, de traiter le problème environnemental (également causé par l'irrationalité de la « **structure** » capitaliste en expansion).

Mais au moins regardez l'avertissement des Nations Unies sur les catastrophes climatiques qui « se produisent chaque semaine » et « nécessitent des investissements milliardaires »: ces catastrophes, causées par le réchauffement climatique, ont un coût estimé à 2,7 billions de dollars.

Observons également la conclusion, également de l'ONU, que l'humanité se dirige vers une sorte d'« apartheid climatique », dans lequel une poignée de riches – seigneurs du système et cause de cette situation dystopique – domineront les endroits, de plus en plus rares, avec moins de sujétion aux effets du chaos environnemental, laissant à d'autres humains les conséquences du changement climatique (en grande partie causées par la concurrence insensée de leur mode-de-production capitaliste).

Logiquement, tels « changements » – ou plutôt, des « catastrophes » – écologiques apportent leur contribution à la crise économique mondiale: le même OXFAM déclare que chaque année 20 millions de personnes immigreront pour échapper aux sécheresses, inondations, incendies et autres catastrophes.

En bref: la **crise de l'emploi** (qui comprend le processus de monopolisation du capital et des inégalités sociales), ainsi que la crise environnementale, ne sont que les deux faces de la « crise structurelle capitaliste ». Et cette *crise structurelle*, à son tour, ne se traduit pas « seulement » par de crises économiques graves et récurrentes, mais tend à s'amplifier socialement, comme une décadence éthique, comme un déclin civilisationnel de la « modernité bourgeoise occidentale » (toujours) dominante.

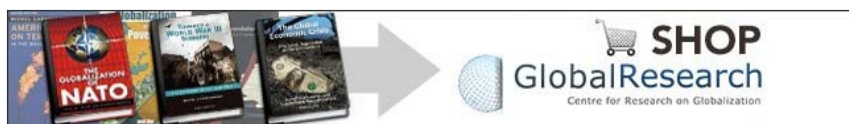
Yuri Martins-Fontes

Illustration en vedette : Capture d'écran, source : capital.fr

[L'article original (en portugais) peut être lu sur le site de l'Agence latino-américaine d'information: <https://www.alainet.org/es/node/204762>]

Yuri Martins-Fontes est philosophe et docteur en histoire économique pour l'Université de São Paulo ; recherche actuellement sur la pensée et la littérature latino-américaines, les mouvements sociaux, l'éthique marxiste et les savoirs traditionnels. Il travaille aussi comme enseignant, écrivain, traducteur et journaliste ; et coordonne les projets d'éducation populaire et d'éducation politique au Núcleo Práxis de l'USP. Il est l'auteur du livre « Marx na América : a práxis de Caio Prado e Mariátegui » (2017), entre autres. Depuis 1999, il collabore avec des médias indépendants, tels que : Caros Amigos, Revista Fórum, Agencia Latinoamericana de Información, Mondialisation.

La source originale de cet article est Mondialisation.ca
Copyright © Yuri Martins-Fontes, Mondialisation.ca, 2020



Like 59

